This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

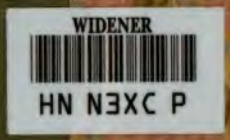
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

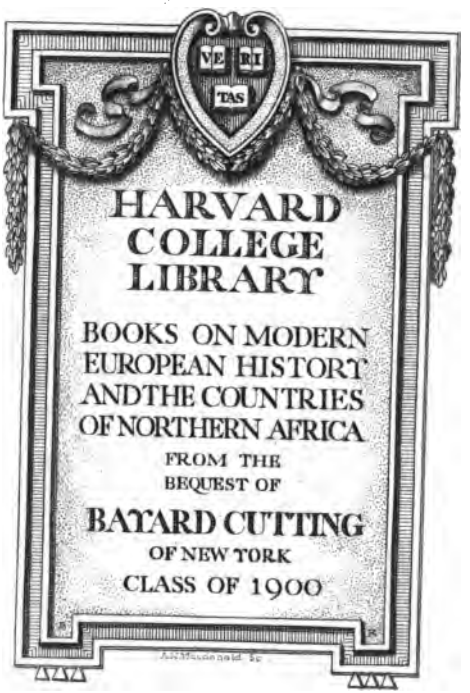
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Swi
2202
6



Digitized by Google

vi 2202.6



Digitized by Google

Digitized by Google

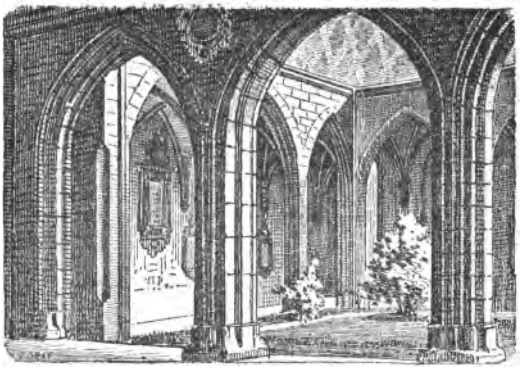
Digitized by Google

Swi 9202, 6

Brunet

LA

FAMILLE DE CURIONE.



Cloître de la Cathédrale.

BÂLE.
FELIX SCHNEIDER, LIBRAIRE-EDITEUR.

1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

FAMILLE DE CURIONE.

RÉCIT DU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

JULES BONNET.

Date lilia.

BÂLE.
FÉLIX SCHNEIDER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
1878.

Digitized by Google

Swi 2202.6

HARVARD COLLEGE
MAY 7 1917
LIBRARY

Cutting fund

Digitized by Google

A

MES AMIS DE BÂLE

SIGISMOND ET ACHILLE ALIOTH

FRATERNEL HOMMAGE

J. B.

Digitized by Google

Swi 2202.6

HARVARD COLLEGE
MAY 7 1917
LIBRARY

Cutting fund

Digitized by Google

A

MES AMIS DE BÂLE

SIGISMOND ET ACHILLE ALIOTH

FRATERNEL HOMMAGE

J. B.

Digitized by Google

Digitized by Google

La Famille de Curione.

A l'ombre de la cathédrale de Bâle, dans un de ces cloîtres dont le mystérieux demi-jour et la mélancolique poésie s'allient si bien avec le souvenir des générations disparues, sont réunies les sépultures de quelques-uns des personnages les plus distingués de la république, durant les derniers siècles. L'étranger qui recherche curieusement dans la vieille cité, une des métropoles de la Renaissance, les vestiges de sa gloire passée; qui se rappelle les savants fameux, les imprimeurs illustres, Hervagius, Froben, Oporin, dont les noms peuvent être honorablement cités à côté de ceux des Estienne et des Manuce, visite avec un vif intérêt le musée enrichi des toiles d'Holbein, la cathédrale où repose Erasme, la salle du

Digitized by Google

concile dont Æneas Sylvius Piccolomini, plus tard pape sous le nom de Pie II, nous a retracé les travaux, et surtout le cloître dont les galeries, pavées de tombes, présentent comme une histoire abrégée de la république en ses plus beaux jours.

Sous ces voûtes funèbres, dont le silence est à peine troublé par quelque visiteur épris des souvenirs du passé au milieu des bruyantes transformations du présent, est enseveli le réformateur Écolampade, entre Simon Grynée et Jacob Mayer, ses deux compagnons d'œuvre. Là reposent également, dans l'attente de la résurrection, ces réfugiés de France et d'Italie que la tourmente des révolutions religieuses ballotta sur la terre étrangère, et qui mêlés aux plus âpres controverses, ne connurent jamais de repos ici-bas; l'humaniste Castalion, l'apôtre de la tolérance en un siècle de violence et de haine, mourant pauvre, après une vie agitée; le jurisconsulte François Hotman, le rival de Dumoulin et de Cujas, l'éloquent auteur de la *Gaule franque*, n'échappant à la Saint Barthélemy que pour traîner à Bâle sa triste vieillesse, et rendre le dernier soupir loin des écoles qu'il avait illustrées; le médecin Grataroli, de Bergame; l'imprimeur lucquois Pierre

Digitized by Google

Perna, le chevalier romain François Betti, échangeant le beau ciel de leur patrie contre les détresses de l'exil, et bien d'autres encore dont les noms inscrits sur les pierres sépulcrales attestent les orages du siècle, et pénètrent l'âme des pieuses émotions qu'exprime si bien le vers du poète :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt !

Le regard attristé par l'obscurité des voûtes et par la monotonie des inscriptions gravées partout comme l'uniforme blason de la mort, se repose au sortir de ces lieux, du haut de la terrasse plantée d'arbres contemporains de la Réforme, sur un paysage plein de grandeur et de solennité : le Rhin, au cours imposant et rapide, baignant de ses eaux la double cité répandue sur ses rives, avec son vieux pont, ses flèches hardies, ses portes garnies de tours, et mêlées aux édifices nouveaux comme les témoins d'un autre âge ; au delà, sur la rive droite du fleuve, des plaines riantes ; les premiers renflements des monts couronnés de châteaux, de villages et de forêts ; plus loin encore, les montagnes de la forêt Noire qui ferment l'horizon au nord, tandis que le Rhin, suivant son

Digitized by Google

cours à l'ouest, semble se perdre dans la riche vallée que dessine la chaîne des Vosges dans la vapeur d'or du couchant.

A l'une des extrémités du cloître que nous venons de décrire, près d'une de ces fenêtres élégamment sculptées qui s'ouvrent sur le Rhin, et dont la brillante perspective semble adoucir l'austérité des tombeaux, il est un monument que nous n'avons jamais contemplé sans respect. C'est celui d'un de ces réfugiés italiens du seizième siècle, qui n'hésitèrent point à sacrifier leur fortune et leur patrie à la libre profession de l'Évangile sur une terre lointaine, et qui, longtemps battus par l'adversité, mais toujours fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée au péril de leur vie, apprirent, selon l'expression du grand proscrit de Florence, combien est dur l'escalier de l'étranger et amer le pain de l'exil. Dans un espace que mesurent quelques pas, repose une famille de bannis unis dans la mort comme ils le furent dans les épreuves terrestres, et que ne purent protéger contre les disgrâces du sort ni les dons de l'esprit, ni la grâce, ni la vertu, dont le prestige méconnu parfois des contemporains, peut attendrir la postérité. Si le récit de ces infortunes et la peinture de

Digitized by Google

ces douleurs dont trois siècles nous séparent, mais que d'intimes correspondances exhumées de la poussière des bibliothèques, rendent, pour ainsi dire, visibles à nos yeux, peut offrir quelque intérêt aux lecteurs de nos jours, il nous sera doux d'accomplir, en quelque sorte, un vœu formé à la lecture des documents qui nous en révélèrent le secrèt, et de faire revivre dans ce récit une des âmes les plus belles de ce siècle, et les plus pures de tous les temps, l'ami de Peregrino Morato de Ferrare, le pieux éditeur des œuvres de sa fille, le réformateur italien, Celio Secondo Curione.

Digitized by Google

I.

Nous avons retracé ailleurs les vicissitudes de l'existence aventureuse de Curione dans son pays natal. [1] Né dans les premières années du seizième siècle, à Montcalier, en Piémont, d'une famille noble dont les membres remplissaient des charges héréditaires à la cour, il passa son enfance dans une villa de cette colline de Turin qui se déploie avec tant de magnificence sur la rive droite du Pô, devant l'austère amphithéâtre des Alpes couvrant de leur ombre un peuple de croyants et de martyrs réservé à de mystérieuses destinées. Les épreuves commencèrent pour Curione dès le berceau. Il perdit de bonne heure sa mère, Carlotta Montrotti, dame d'honneur de la duchesse,

[1] *Vie d'Olympia Morata,* 4. édition, p. 55 à 62, ouvrage traduit en anglais, en allemand et en italien.

Digitized by Google

Bonne de Savoie, et, à l'âge de neuf ans, la mort de son père le laissa entièrement orphelin. [1] La tendresse, pleine de sollicitude, de son aïeule maternelle, Maddalena, dont il aimait plus tard à se souvenir, et la protection d'un de ses oncles charmé de la beauté de sa figure et de la vivacité de son esprit, veillèrent sur son éducation.

Placé par leurs soins à l'Université de Turin, «comme à une nouvelle Athènes», il fit de rapides progrès dans les lettres antiques qui développèrent son imagination brillante, tandis que l'étude d'un exemplaire de la Bible qu'il avait reçu des mains de son père mourant, et la lecture des écrits de Mélanchthon l'initiaient à la foi nouvelle, dont il devait être un des plus hardis propagateurs dans sa patrie. Il se rendait en Allemagne avec quelques-uns de ses amis, quand sur un ordre de l'évêque d'Yvrée, il fut plongé dans un cachot, et enfermé bientôt après dans un couvent où de généreuses imprudences mirent ses jours en péril. Des reliques déposées sur l'autel étaient solennellement offertes au culte superstitieux de la foule ; il osa y substituer une Bible

[1] Journal de Léon Curione. Msc. de la Bibl. de Bâle.

Digitized by Google

avec ces mots : C'est ici l'arche de l'ancienne et de la nouvelle alliance, contenant les vraies reliques des saints ; et la surprise des moines s'étant bientôt changée en fureur, il s'enfuit à Milan, où ses talents, sa jeunesse intéressèrent à son sort une famille distinguée dans le sein de laquelle il trouva la compagne de sa vie, celle qui, durant quarante ans, devait le soutenir dans la courageuse confession de l'Evangile, Margarita Isacchi.

Il se voua dès lors à l'enseignement des lettres et à la prédication, passa quelques années à Casal, sous la protection du comte de Montferrat, et ne rentra dans le Piémont que pour se voir en butte aux dénonciations de sa propre famille, et frustré de sa part à l'héritage paternel. Surpris par les agents de l'inquisition, et traîné dans les cachots de Turin, d'où il ne devait plus sortir que pour marcher à la mort, il s'évada miraculeusement, et chercha un asile dans les cités de la Lombardie, marquant partout son passage par d'éloquentes leçons qui excitèrent l'enthousiasme des écoles, et par des prédications hardies qui mirent le comble à la fureur de ses ennemis. Le sénat de Pavie, intimidé par les me-

Digitized by Google

naces pontificales, l'ayant banni à regret, il parut successivement à Venise et à Padoue, avant de se retirer à Ferrare, où la protection de la duchesse Renée devait lui assurer un peu de repos. Mais cet asile, embelli par les plus nobles amitiés, ne tarda pas à lui manquer, et Curione dut reprendre, au bout de quelques mois, sa vie de périls et de fatigues.

Dans les vicissitudes de son apostolat, parmi les aventures d'une existence constamment exposée aux embûches, à la délation, à la mort, le missionnaire proscrit trouvait du temps pour composer des méditations où se révèle la sérénité d'une âme que le malheur ne peut aigrir, et qui n'a que des sentiments de mansuétude et d'oubli pour les injustices des hommes. Dans son traité sur l'*Immortalité de l'âme*, dédié au patricien Victor Celesti, de Lucques, il s'instruisait à compter pour rien les souffrances de la vie présente, en méditant sur les promesses de la vie éternelle.[1] Dans ses *Paradoxes*, il s'exhortait lui-même à la constance par l'exemple de saint Paul, que ni la

[1] Cœlii Secundi Curionis, *De Immortalitate animorum*, ann. 1542.

Digitized by Google

vie, ni la mort, ni les anges, ni les puissances de la terre et de l'enfer n'avaient pu séparer de l'amour du Christ, et il trouvait un soulagement à ses propres misères, en commentant quelques-unes des *Béatitudes* appropriées à sa situation : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés! Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux! »[1]

Lorsque Curione achevait le premier de ces écrits à Lucques, dans le monastère de San-Frediano gagné à l'Evangile par les prédications de Pierre Martyr, un ordre émané de l'inquisition enjoignait aux magistrats de cette ville de le saisir dans sa retraite, et de l'envoyer, chargé de chaînes, devant le tribunal du Saint-Office qu'un décret du Pape Paul III venait d'organiser à Rome. « On m'annonce tout à coup, écrivait Curione à son ami Peregrino Morato, que ma tête est mise à prix par la fureur des adversaires de la vérité, qui, dans leur impie délire, ne rêvent que d'abolir le nom du Christ dans la mémoire des nations. Mais tous leurs efforts seront impuissants, car c'est une pure folie de regimber

[1] C. S. Curionis *Paradoxa duo*, 1542.

Digitized by Google

contre les aiguillons de l'Esprit, et d'éternels châtiments sont réservés aux persécuteurs, s'ils ne se repentent. Priez cependant pour moi, afin qu'il me soit donné de persévérer constamment dans la confession de l'Evangile, et priez aussi pour mes adversaires afin qu'ils ouvrent les yeux à la lumière de la vérité.[1]

Pressé par le sénat de Lucques de céder à l'orage qui menaçait à la fois ses jours et l'existence de la république, Curione se résigna, non sans regret, à quitter cette terre d'Italie qui ne lui offrait plus un abri, et muni des lettres de recommandation de la duchesse de Ferrare, sa constante protectrice, il franchit les Alpes, au mois d'août 1542, et se dirigea vers Zurich. L'automne de cette même année, il revint courageusement sur ses pas à la recherche de sa femme et de ses enfants qu'il avait laissés dans les environs de Lucques. Il les rejoignit à travers mille périls, et les amena heureusement à Lausanne, où les seigneurs de Berne venaient de lui con-

[1] « Vale per Christum Jesum et ora Patrem pro me et adversariis, ut illis lumen ad agnoscendam veritatem, mihi robur ad eam retinendam et fortiter tuendam donet. » C. S. C. Peregrino Morato, Lucæ, quarto idus Junii 1542.

Digitized by Google

fier la direction du Collége, plus tard échue au précepteur de Calvin, Mathurin Cordier. Curione remplit avec éclat ces modestes fonctions durant cinq années, et il ne les résigna qu'en 1547 pour aller occuper la chaire d'éloquence à l'Académie de Bâle, théâtre plus digne de son savoir et de ses talents.

D'autres réfugiés des diverses contrées de l'Italie l'avaient précédé à Bâle, sans y fixer toutefois leur destinée. Cette ville savante et libre, où le droit renaissant trouvait un habile interprète dans Amerbach, où Félix Plater imprimait une impulsion féconde à la médecine, où la théologie pouvait citer avec orgueil les noms de Sulcer et de Myconius, avait déjà reçu le célèbre prédicateur Ochino, de Sienne, que son aspect vénérable, sa vive éloquence tant admirée de ses compatriotes, désignaient au respect de tous, sans que personne pût prévoir encore les tristes écarts de sa vieillesse destinée à s'éteindre sous le ciel de la Moravie. Elle avait également accueilli Terentiano et Tremelli, disciples de Pierre Martyr; Lelio Socin, exposant avec une apparente candeur des doutes hardis que Fausto, son neveu, devait ériger en système; Julio Camillo, de Si-

Digitized by Google

cile, mêlant aux études sacrées des recherches obscures sur la Cabale.

Entre tous ces étrangers d'un aspect séduisant, d'un génie aventureux, d'une orthodoxie incertaine, nul n'était plus propre que Curione à reconnaître par l'éclat de ses services l'hospitalité d'une ville dont les usages n'étaient pas sans rudesse, et dont la langue semblait si dure à des oreilles familiarisées avec la douceur de la langue italienne. Egalement versé dans les lettres grecques et latines, unissant au savoir le plus varié une piété fervente, un esprit conciliant, des mœurs pures, il devait être dans la cité d'Erasme un des plus dignes représentants de cette émigration d'Italie, à laquelle manqua non l'enthousiasme de la vérité qui inspire de grands sacrifices, mais la règle qui tempère, et la sagesse qui affermit, et dont les colonies, consumées par de stériles débats, dotèrent du moins les républiques helvétiques de familles industrieuses et de citoyens distingués, dans la seconde moitié du seizième siècle.

Une lettre de Curione à Sturm, recteur du Gymnase de Strasbourg, nous peint au vif sa situation à cette époque : « Que vous dirais-je de moi

Digitized by Google

que vous ne sachiez déjà, et de ma fortune qui ne consiste guère que dans le nombre de mes enfants?... Par une grâce singulière du Christ, je suis aidé dans les soins qu'ils réclament, par celle qui leur donna le jour, par une épouse fidèle, la compagne de toutes mes épreuves. Je remplis de mon mieux l'office de professeur, aux gages de soixante florins, qui suffisent à peine à la location d'une maison et à l'achat du bois nécessaire pour le ménage. Croyez-moi, notre existence ici n'est rien moins que facile, et ma santé laisse fort à désirer. C'est un aveu que je dépose dans le cœur d'un frère. Gardez-nous toujours votre affection. » [1]

Malgré cette gêne domestique dont il eut toujours plus ou moins à souffrir, Curione appréciait le séjour de Bâle, et ne songeait point à s'en éloigner. Une seule fois, durant vingt-deux ans, l'harmonie qui régnait entre le docte réfugié et les magistrats de la ville parut altérée. L'occasion de ce désaccord fut la publication d'un livre

[1] « Crede mihi, in magnis rei familiaris angustiis versamur. Ego perpetuo valetudinarius. Hæc tibi quasi fratri. » Curio J. Sturmio, Cal. Julii 1550. Msc. du séminaire protestant de Strasbourg.

Digitized by Google

très-hardi pour le temps, *De amplitudine regni Dei*, dans lequel opposant les conquêtes de l'Evangile aux défaites du paganisme, et abaissant devant les progrès indéfinis de la foi au Christ les barrières des nationalités, des religions et des temps, Curione essayait de démontrer que le règne de Dieu ou des *Élus* est plus considérable que celui du Démon ou des *Réprouvés*. [1]

La rigide orthodoxie des Eglises suisses fut alarmée d'une opinion qui, élargissant les voies du salut, paraissait en ébranler les fondements, et ouvrait une perspective consolante, mais hardie, sur un des mystères les plus douloureux de la foi chrétienne. Calvin s'émut; Bullinger, consulté à Zurich, n'osa pas soutenir Curione contre le déchaînement de ses adversaires qui réclamaient à grands cris la révocation du téméraire professeur. Sans rétracter une opinion qui n'était que le rêve d'une âme tendre aux prises avec la rigueur des symboles, Curione invoqua éloquemment les gages qu'il avait donnés de la pu-

[1] «Sitne Antithei regnum, sive tyrannis potius, multitudine major futura quam Dei nostri potentissimi et clementissimi respublica, quam vere regnum et usitato nomine sanctam Ecclesiam appellamus.» C. S. Curionis *Epistolæ* lib. I, p. 302.

Digitized by Google

reté de sa foi par une vie de labeurs et de sacrifices résolûment acceptés pour la cause de l'Evangile. Il se montra prêt à résigner l'humble salaire attaché aux fonctions qui avaient rendu son nom célèbre dans toute l'Europe, sans accroître sa fortune, et sans même assurer le pain de ses enfants. « Qu'à ce prix, ajoutait-il, il me soit permis de goûter le repos que me rendent si nécessaire vingt-cinq années d'agitations et de douleurs, la perte de mon patrimoine, tant de persécutions et de souffrances endurées pour la profession de la vérité ! Que je puisse au déclin de l'âge, et dans le court intervalle qui me sépare de la tombe, vivre en paix, avec ma femme et mes enfants ! Le temps n'est pas éloigné d'ailleurs où tous, accusateurs et accusés, nous comparaîtrons devant le souverain juge pour rendre compte de nos actes et de nos pensées. Ne pouvons-nous, en attendant, vivre dans un fraternel accord, et ne connaître d'autres luttes que celles de la charité ? » [1]

[1] . . . « Curriculo hoc absoluto, stabimus omnes ad Christi Domini tribunal, ubi unusquisque nostrûm reddet vitæ cogitationumque rationem. Interea amice et fraterne simul degamus, charitate atque officiis certantes. . . . » C. S. Curio Bonifacio

Digitized by Google

Dans une autre circonstance, Curione s'unit à deux de ses Collègues, Castalion et Borrhée, pour rendre hommage au principe de la liberté de conscience si douloureusement frappé dans la personne de Michel Servet. Genève avait eu son auto-da-fé, et la cité de l'esprit s'armant du glaive contre l'erreur, avait consacré par cette triste inconséquence le martyre de ses fils dans le monde entier. Quelques hommes en gémirent, mais leur plainte demeura sans échos. Curione fut de ce nombre. « N'était-il pas plus chrétien, écrivit-il, plus conforme à la profession évangélique, d'avertir charitablement l'homme qui était entre vos mains, de le convaincre par la parole, de le ramener à l'unité par la persuasion et la douceur ? S'il eût persévéré dans son erreur, ne pouviez-vous le bannir, le retenir captif, en priant Dieu de toucher son cœur, d'éclairer son esprit, ce qui n'était pas impossible par la voie de la charité. » [1]

Amerbachio, Cal. déc. 1550. Msc. de Bâle. Ne peut-on conclure de ce passage que le dialogue de Curione avait reçu une certaine publicité académique avant son impression en 1553 ?

[1] Fragment de la main de Curione. Msc. de Bâle. Le fameux traité *De Hæreticis,* œuvre de Castalion, n'était que le commentaire hardi, éloquent de ces pensées. Calvin, *Lettres françaises,* t. II., p. 17 et 18.

Digitized by Google

Ce noble langage de Curione ne fut pas compris de ses contemporains. Il n'en conserva pas moins jusqu'à sa mort la chaire autour de laquelle se pressaient des auditeurs venus de toutes les contrées de l'Europe, et qui n'appréciaient pas moins la noblesse de son caractère que l'éclat de ses talents. Il se montra reconnaissant à son tour envers sa cité d'adoption, en refusant les offres brillantes que lui offraient des souverains étrangers, Maximilien et le pape Paul IV lui-même, pour l'attirer dans leurs Etats.

Digitized by Google

II.

Curione n'était pas seulement un humaniste ingénieux, un professeur habile, dramatisant ses leçons par l'éloquence ou les colorant du reflet de la poésie; c'était aussi, comme presque tous les lettrés de ce siècle, un pédagogue humblement préoccupé de guider les premiers pas de l'enfant dans le monde de l'intelligence en l'initiant avec méthode et par degrés à la connaissance du bon et du beau. Le cercle de la famille était à ses yeux la première école de la jeunesse, et le père l'instituteur naturel des enfants que Dieu lui a confiés. L'éducation, dont il s'appliquait à réaliser l'idéal dans l'intimité du foyer domestique, avait été de bonne heure le sujet de ses méditations, et à l'époque même la plus orageuse de sa vie, il avait composé sur cette question un

Digitized by Google

traité dédié au précepteur des jeunes princes d'Este, à son hôte de Ferrare, Peregrino Morato, à l'occasion de la naissance de ce jeune Emilio, dont la mélancolique existence devait s'associer à toutes les phases de la destinée de sa sœur sur la terre étrangère. [1]

Selon le langage de Curione et de l'ami auquel ce livre était destiné, le meilleur privilége d'un père instruit dans les lettres, est de communiquer ce trésor à ses enfants, et de les initier à la fois à la vie du corps et à celle de l'esprit. Aucune distraction, même celles que le siècle répute louables et saintes, ne doit le détourner de l'accomplissement de ce devoir sacré. « On ne saurait, dit le pieux docteur, condamner trop sévèrement la déplorable coutume qui règne parmi tant de pères de famille de nos jours qui se disent chrétiens. Voués à de vains pèlerinages, ils désertent leurs maisons et explorent les régions les plus éloignées. L'un se rend à Jérusalem, l'autre à Compostelle, le troisième à Lorette ou à Rome, abandonnant au logis une femme, des enfants,

[1] C. S. Curionis *Epistola de liberis pie christianeque educandis,* Ann. 1542.

Digitized by Google

sans protecteur et sans guide; ou, par un abus plus condamnable encore, les traînant à sa suite à travers mille périls qui menacent à la fois leur innocence et leur vie. O piété indigne de ce nom! Ne vaudrait-il pas mieux, pour ces pèlerins oisifs, rester à la maison, afin d'instruire leurs enfants, selon le commandement évangélique, dans la connaissance de Dieu et des saintes Lettres?» [1]

Ce devoir trop méconnu, Curione en fait ressortir la sérieuse beauté, et répondant aux questions de Morato, il trace d'une main rapide le plan de l'éducation à la fois pieuse et lettrée que le grand humaniste du siècle, Jean Sturm, réalisait déjà dans les écoles de Strasbourg. Nourri des exemples de la piété domestique, façonné de bonne heure aux exercices qui fortifient le corps, et à ceux qui ornent l'esprit, l'enfant doit vivre à la fois dans le commerce des écrivains sacrés et dans la familiarité des anciens dont l'influence imprimera de nobles inclinations à son âme. Curione demande plus encore : dans son enthousiasme de lettré pour les chefs-d'œuvre de l'an-

[1] «O impiam parentum pietatem!... Longe præstare, domi sedere, dulces liberos in doctrina Dei (ita ut præceptum est) erudire.» *Ibidem*, p. 147.

Digitized by Google

tiquité renaissante, il en propose également l'étude aux enfants des deux sexes, et, s'autorisant des exemples illustres que lui a offerts la cour de Ferrare, il appelle les jeunes filles au partage de ces connaissances qui élèvent le cœur, embellissent la vie, et s'allient si bien avec la pratique des vertus domestiques. Filer, coudre, broder, vaquer aux soins du ménage, telle est sans doute la tâche principale de la femme, comme nous le montre celle que loue Salomon, dont la lampe ne s'éteint pas la nuit, et dont les mains préparent à son mari des vêtements de pourpre. « Mais à Dieu ne plaise, ajoute notre auteur, que nous interdisions à la femme l'étude des lettres, où elle se montre quelquefois supérieure aux hommes! Je n'en veux pour preuve que l'exemple d'Anne d'Este, fille du duc de Ferrare, que j'ai moi-même entendue parlant en latin, développant les Paradoxes de Cicéron, et répondant aux questions qui lui étaient adressées avec un mérite égal à celui des plus doctes vierges de l'antiquité. La meilleure part de cette gloire ne revient-elle pas à une femme de royale origine et de talents supérieurs, la noble Renée, sa mère, et à l'illustre comtesse de Pons, Anne

Digitized by Google

de Parthenay, dont les conseils font fleurir les lettres dans cette auguste famille! Ne puis-je pas enfin, ô Morato, citer votre propre fille, cette Olympia, qui, passionnée pour la même gloire, parcourt d'une manière si brillante, avec Anne et ses jeunes compagnes, la carrière des lettres ?» [1] Les conclusions de Curione ne diffèrent pas ici de celles de plusieurs de ses contemporains les plus distingués, Calcagnini, Bartolomeo Ricci, Sadolet. Le cardinal Vivès demande qu'on enseigne aux femmes le latin et le grec; il veut qu'elles lisent Platon, Cicéron, Sénèque et les Pères. [2] Si ce privilége ne peut être que la part du petit nombre, n'est-il pas permis de regretter que l'exception soit plus rare de nos jours qu'au seizième siècle ?

Tels étaient les principes appliqués par Curione à l'éducation des enfants qui composaient sa

[1] « Quod de pueris dico, idem quoque puellas attingit... Puellas tamen a litteris et doctrinis non arcemus, quippe quæ plerumque magis habiles ad eas sequendas quam mares sint . . . etc. » *Epistola de liberis pie christianeque educandis*, p. 153, 154.

[2] Ch. Schmidt, *La vie et les travaux de Jean Sturm*, p. 224.

Digitized by Google

belle et nombreuse famille. Ils étaient au nombre de huit : trois fils, nés en Italie, Horace, Augustin, Léon, qui devaient déployer les plus rares talents dans l'étude de la médecine, du droit et des lettres, mais dont le dernier seul survécut à son père; et cinq filles, dont la seconde, Dorothée, âgée de quelques mois lors du départ de ses parents pour la Suisse, était demeurée à Lucques, où elle était élevée par les soins de deux matrones, aussi pieuses que charitables, qui l'aimaient comme leur enfant. L'unique consolation du père séparé de sa fille par la modicité de sa fortune et le malheur des temps qui lui interdisait jusqu'à l'espérance de la revoir, était d'en recevoir quelques fois des nouvelles par l'intermédiaire des amis qui la visitaient de loin en loin dans sa retraite. De ce nombre était Aonio Paleario, le poète religieux, l'humaniste éloquent, nourri du génie des anciens, dont il devait égaler les plus belles morts par la grandeur de son martyre.

Durant son séjour comme professeur à Lucques, Paleario avait fait peindre Dorothée, alors âgée de dix ans, et il transmettait ce portrait à son ami, en y joignant une lettre dans laquelle

Digitized by Google

il marquait d'une main délicate la différence entre l'original et la peinture. « La ressemblance est frappante, écrivait-il, quoique votre fille soit plus belle encore que son image. Son visage où se peint toute son âme, est orné d'une merveilleuse pudeur; ses yeux, pleins d'expression, attestent une gravité au-dessus de son âge, tempérée par la douceur et par je ne sais quelle grâce enfantine. Ses joues sont moins colorées que sur la toile, mais rien ne peut égaler la transparence et l'éclat de son teint. Sa stature est moyenne, sa taille légère et bien prise, et tous ses mouvements révèlent cet accord que les Grecs appellent harmonie. Si les regards se fixent sur elle, ses joues se peignent aussitôt des vives couleurs de la vertu. » [1] Telle nous apparaît encore dans le portrait conservé au musée de Bâle, et portant une inscription de la main de Paleario, la fille de Curione, figure à la fois grave et charmante d'un autre temps, avec son front pur où les peines de la vie n'ont pas tracé de rides, ses yeux noirs qui semblent rêver ou se souvenir, ses che-

[1] « Si quis juvenem intuetur, illico roseus in vultu emicat ipsius virtutis color. » A. Paleari *Opera* p. 611.

Digitized by Google

veux entourés d'un réseau, sa croix retombant sur sa poitrine. On ne peut contempler ce doux visage d'enfant, sans songer au mystère de sa destinée dont aucune révélation ultérieure ne permet de soulever le voile. [1]

L'aînée des filles de Curione, Violanthis, nous est mieux connue. Née à Ceva, petite ville du Piémont, en 1532, elle partagea d'abord la vie errante de ses parents, et passa plusieurs années à Venise avant de les rejoindre sur la terre d'exil. C'est d'une manière touchante que Curione rappelle ce souvenir à sa fille, dans une épître familière écrite à Bâle en 1549. « Tu sais comment dans la grande tempête de la persécution qui s'éleva contre nous, et faillit nous engloutir, nous fûmes contraints de céder à la fureur des adversaires, et de fuir d'Italie avec tes frères encore enfants, pour épargner un crime à nos persécuteurs, un sujet d'affliction à nos amis. Dans la faiblesse de ton âge qui ne te permit pas de nous accompagner, tu trouvas un asile à Venise, sous la garde fidèle et charitable d'une dame qui

[1] On peut voir au musée de Bâle ce portrait sur bois, œuvre d'un artiste toscan.

Digitized by Google

fut pour toi une seconde mère. » Moins belle que Dorothée, comme elle nourrie dans toutes les délicatesses de la langue italienne, Violanthis montra de bonne heure une piété vive, à laquelle se joignait beaucoup de candeur, de modestie, de sérénité. [1] Son retour fut salué comme un événement très-heureux par sa famille. Attentive aux plus humbles détails du ménage ainsi qu'aux leçons de ses sœurs, elle en était aimée comme une seconde mère, tandis que ses parents, dans les effusions familières de leur affection, lui prodiguaient les noms les plus tendres, et l'appelaient leur Violanthilla, leur petite reine, l'espoir et la consolation de leurs derniers jours. [2]

Le temps était déjà proche où Violanthis devrait accomplir un nouveau sacrifice en se séparant, pour la seconde fois, d'une famille tendrement aimée. A l'âge de dix-neuf ans, elle fut recherchée en mariage par un réfugié, Jérôme

[1] « Ob insignem pietatem, industriam, candorem, fidem, amorem, etc.... » Inscription funèbre de Violanthis. *Lettres diverses de Curione.*

[2] « Flos puellarum, mea Violanthilla, mea dulcissima filia, mea dominula... » C. S. C. Curionis *Epistolæ*, Msc. de la Bibl. de Bâle.

Digitized by Google

Zanchi, de Bergame, que son savoir, ses talents, un nom déjà célèbre, rendaient digne d'être le gendre de Curione. Appelé comme professeur de théologie à l'académie de Strasbourg, d'où l'intolérance ultra-luthérienne représentée par le ministre Marbach et vainement combattue par Sturm et Calvin, devaient l'éloigner plus tard, Zanchi retrouvait dans cette ville alors hospitalière et paisible une colonie d'exilés italiens, que le flux et le reflux des révolutions du siècle avaient poussés de Strasbourg en Angleterre, sous le règne du pieux Édouard VI, et ramenés d'Angleterre à Strasbourg, sous le règne de l'intolérante Marie. On remarquait parmi eux le grand théologien de l'émigration, Pierre Martyr, qui devait bientôt transporter à Zurich l'autorité de son enseignement et de son éloquence; l'habile médecin Jérôme Massario, de Vicence, un des membres de cette congrégation évangélique de Venise dispersée par les rigueurs de l'inquisition; le savant hébraïste Emmanuel Tremelli, de Ferrare, converti du judaïsme à la foi chrétienne; le pieux Sicilien César Pasquale, ainsi qu'un jeune lucquois Scipion Calandrini, dont la famille illustrée par le pape Nicolas V et par une succession de magis-

Digitized by Google

trats distingués, s'apprêtait alors à quitter l'Italie pour venir professer librement à Genève les doctrines de la Réformation. C'est dans le cercle de ces hommes graves et polis, qui faisaient revivre dans une des métropoles du Rhin la langue et l'esprit de leur patrie, et dont la maison de Zanchi était le rendez-vous habituel, que Violanthis se vit tout à coup transportée, au sortir de la maison paternelle, et que s'écoulèrent les courtes années de sa vie conjugale, entremêlées de deuils qui devaient la détacher bientôt de la terre, et la mûrir pour une meilleure vie.

Trois ans étaient à peine écoulés quand sa santé ébranlée par la mort de deux enfants, et altérée par de vives souffrances, déclina d'une manière alarmante. Elle ne devint mère de nouveau que pour retomber dans un état de langueur qui inspira les plus vives inquiétudes à sa famille et à ses amis. Nous en retrouvons l'expression dans les lettres de Curione à son élève chéri, Basile Amerbach, et à la docte Italienne dont les talents, épurés par le malheur, après avoir projeté un vif éclat à la cour de Ferrare, allaient bientôt s'éteindre dans une obscure cité de la Germanie. Une des dernières pensées d'Olympia

Digitized by Google

Morata sur le lit de souffrance où elle était retenue alors à Heidelberg, dut être pour cette jeune sœur dont le message de Curione annonçait le péril : « Ma fille Violanthis, établie à Strasbourg avec son mari, est tombée, à la suite de couches malheureuses, dans un si profond accablement, que durant sept mois elle a été suspendue entre la vie et la mort. Depuis quelques jours seulement elle revit et respire, et j'espère que par la grâce de Dieu elle se rétablira, comme j'ai été moi-même guéri, durant ces derniers temps, d'une grave maladie. Que si toi aussi, ma chère Olympia, que j'aime comme ma fille et que j'honore comme une des gloires de ce siècle, tu étais rendue à la vie, rien ne manquerait plus à mon bonheur... » [1] Ce double vœu dicté par une touchante affection ne devait point se réaliser, et la fille de Peregrino Morato, la Muse chrétienne de l'Italie, n'échappant aux horreurs d'une ville prise d'assaut que pour succomber aux langueurs de l'exil dans le port même qui l'avait recueillie après tant d'épreuves, devait précéder d'un an dans la tombe la fille de Curione ! Chargé

[1] Olympiæ Moratæ *Opera*, p. 169.

Digitized by Google

d'annoncer ce deuil à Lucrezia Morata, le père de Violanthis trouva sans doute dans le pressentiment de son propre malheur le secret des consolations si tendres qu'il adressait à une mère affligée. [1]

Une joie suprême était réservée à Violanthis: elle revit encore une fois sa famille dont elle était depuis trois ans séparée. Transportée sur une litière de Strasbourg à Bâle, dans l'automne de l'année 1555, qui devait être l'avant-dernière de sa vie, elle y passa quelques mois auprès de ses parents. [2] Mais, ni les distractions du voyage, ni le changement d'air conseillé par les médecins, ni les thermes de Baden, près de Zurich, ne purent conjurer les progrès du mal et ranimer ses forces défaillantes, dont elle fit un dernier usage au printemps pour reprendre le chemin de Strasbourg, après avoir dit un triste adieu à sa

[1] *Vie d'Olympia Morata,* appendice, p. 307.

[2] « Curavi eam lectica Argentorato ad me gestari, si forte cœli locique mutatio, matris præsentia, et reliqua id genus, una cum Dei qua una nitimur ope, aliquid conferrent ad tantam levandam calamitatem. » C. S. C. Bonifacio Amerbachio, nov. 1555. Msc. de la Bibl. de Bâle.

Digitized by Google

famille. Rendue à son mari pour quelques mois encore, elle ne put qu'achever de mourir.

Une lettre de Zanchi à Martyr nous permet de suivre dans tous leurs détails les derniers jours de cette jeune femme dont le délogement plein de paix, éclairé comme d'un reflet céleste, parut moins une mort qu'un départ triomphant de la terre. Durant les intervalles de repos que lui laissait la maladie, elle prenait congé de ceux qui lui étaient chers, en parlant avec une éloquence pénétrante de la brièveté de la vie, de la vanité de ses promesses, comparée aux glorieuses certitudes de la foi et aux félicités réservées à la persévérance des saints.[1] A mesure que ses forces déclinaient, son âme, comme affranchie déjà des liens terrestres, s'élevait sans efforts vers le monde invisible, but de ses aspirations et de ses désirs, et ne redescendait ici-bas que par de touchantes sollicitudes pour les objets de son affection. « Ne pleurez pas sur moi, disait-elle, mais réjouissez-vous, car je serai bientôt dans le ciel, et c'est avec le sourire des bienheureux que

[1] « Per hosce dies omnes quibus ægrotavit, de cœlesti gloria, de vita illa beata et sempiterna, de mundi vanitate... deque aliis id genus multa dixit. » Zanchus Petro Martyri, nov. 1556.

Digitized by Google

je dois y entrer. »[1] Dans les élans de sa foi changée en vue, elle contemplait le Christ, entendait sa voix, et répondait à de mystérieux appels.[2] Assis à son chevet, veillant et priant tour à tour, Zanchi regrettait de ne pouvoir quitter ce monde avec elle : « Non, répondait-elle, ton jour n'est pas encore venu. C'est à moi de partir, car je ne suis bonne à rien sur la terre, et je n'y pourrais demeurer sans être à charge à tous les miens ; mais toi, tu es encore utile à l'Église de Jésus-Christ. Tu viendras ensuite me rejoindre, avec mes parents et tous ceux que j'aime. » Telle était sa constance au milieu des douleurs, sa sérénité devant la mort, qu'on ne pouvait « la visiter sans être élevé au-dessus des scènes passagères de la vie, dans le séjour des réalités éternelles. »[3]

A mesure qu'elle approchait de sa fin, ses paroles, graves et tendres, étaient empreintes d'un pieux enjouement. Le célèbre historien de la Ré-

[1] « Ubi in cœlum venero, ridebo suaviter, quemadmodum illic rideri solet. » *Ibidem.*

[2] « Se Jesum Christum vidisse a quo invitaretur et expectaretur. » *Ibid.*

[3] « Vultu hilari, constanti atque intrepido... Nemo ad eam consolandum venit quin ab ea lætior firmiorque discesserit. » *Ibid.*

Digitized by Google

formation, Jean Sleidan, était alors malade de la peste qui faisait de nombreuses victimes à Strasbourg, et on désespérait de le sauver. Zanchi se rendait du chevet de sa femme à celui de l'illustre écrivain, dans la familiarité duquel il avait longtemps vécu. « Dis à Sleidan, s'écria Violanthis, qu'il ait bon courage et qu'il parte joyeux; je le suivrai de près. Si le docteur Pierre Martyr voulait se joindre à nous, nous serions une belle compagnie pour aller au-devant du Christ ! » [1] La dernière nuit de sa vie, celle du 12 novembre 1556, elle défaillit tout à coup, et, sentant sa fin prochaine, elle adressa de touchants adieux à ceux qui l'entouraient. Elle dit ensuite : « Aie pitié de moi, ô mon Seigneur, et céleste ami! » Les assistants tombèrent à genoux en priant. « Un peu après, dit Zanchi, comme je la soutenais doucement entre mes bras, elle m'embrassa en murmurant ces mots: Au ciel! au ciel! et elle expira avec un doux sourire. »

[1] Ce dernier trait se trouve raconté à la fois dans la lettre de Zanchi à Martyr, et dans une lettre de Scipion Calandrini à Curione : « Quando che lo signore Sleidano era dal malo gravatissimo, e che ella l'intese, disse : Horsù noi saremmo una bella compagnia per andar a trovar il Signore Giesù Cristo. » Msc. de la Bibl. de Bâle.

Digitized by Google

La mort de cette jeune femme excita une douleur universelle dans l'Église de Strasbourg où la pureté de ses mœurs, la sainteté de sa vie, son inépuisable charité envers les pauvres qui ne frappaient jamais en vain à la porte de sa demeure, lui avaient acquis autant d'affection que de respect. Ses funérailles s'accomplirent avec un concours extraordinaire de personnes de tout rang, qui avaient recueilli les témoignages de sa foi durant une longue maladie. [1] Déposée au cercueil, selon le vœu qu'elle avait elle-même exprimé, par les mains de son mari, dans la blanche robe de l'épouse appelée aux noces éternelles, elle fut ensevelie dans un des temples de la ville, non loin de l'historien Sleidan qui l'avait précédée, [2] tandis que Zanchi, destiné à lui survivre et à former d'autres liens sur la terre, épanchait sa douleur dans une lettre éloquente à Curione: « Cher et vénéré père, c'est le temps de se montrer fort, et de recourir au Christ le

[1] « Ita ut non modo domesticis verum etiam toti civitati sanctissimam sui memoriam documentaque præclara insignis fidei, pietatis, spei, charitatis, patientiæ . . . reliquerit. » *Ibid.*

[2] « Integerrimum corpus eo loco repostum ubi et Sleidanus, et Morisonus, homines magni et pietate clarissimi, positi sunt. » *Ibid.*

Digitized by Google

suprême consolateur; c'est le temps de regarder au ciel où revit dans l'éternelle gloire cette âme si douce et si sainte, votre fille, mon épouse bien-aimée, Violanthis! Les larmes qui coulent de mes yeux, et l'affliction que je ressens selon la chair, me laissent à peine la faculté de vous écrire pour vous prier, ainsi que ma belle-mère et mes belles-sœurs, de modérer votre légitime douleur, et je ne doute pas qu'après avoir lu (si vous en avez la force) ma lettre au docteur Pierre Martyr, où je fais le récit de cette grande épreuve, vous n'éprouviez quelque consolation à connaître dans toute sa beauté l'âme de votre fille, ainsi que j'essaie de me consoler moi-même, quoique, hélas! ma douleur redouble à la pensée que je suis privé pour jamais d'une compagne si douce, si fidèle, si pieuse, si aimable et si sainte!... Toutefois, que le nom du Seigneur soit glorifié dans mon affliction. C'est le propre du chrétien de conformer sa volonté à celle de Dieu, et de dire avec Job: « Le Seigneur l'avait donnée, le Seigneur l'a ôtée; que son saint nom soit béni. » [1]

[1] « Caro et honorando Messere et padre, è tempo di fortezza, è tempo di recorrere a Giesu Christo et in lui consolarsi;

Digitized by Google

Curione atteint dans ses affections paternelles d'un de ces coups dont l'avenir lui réservait plus d'une fois encore la douloureuse expérience, ne trouva de consolations que dans la foi à laquelle il avait déjà fait le sacrifice d'une patrie. « Les pleurs, les sanglots, les gémissements, voilà, écrivait-il à un ami, le seul langage qui me reste. Ma Violanthilla, ma fille chérie, celle que j'aimais comme mon âme, l'épouse fidèle du docteur Zanchi, nous a laissés dans cette vallée de larmes pour s'envoler sur les ailes de l'espérance et de la foi dans le sein du Christ, dans cette lumière inaccessible au méchant, dans cette région de l'amour où ne pénètre rien de mortel. Je ne pleure pas sur elle, mais sur moi, ou plutôt sur sa mère qui se lamente tristement sur la perte de son enfant premier-né, et qui ne veut pas être consolée parce que sa fille n'est plus. Elle était à peine âgée de vingt-trois ans et quelques jours quand la mort nous l'a ravie, moissonnant avec elle grâce, pudeur, talents, et la gloire des

è tempo di alzar li occhi in alto al cielo, dove senza alcuna dubitatione si gode hora con Christo in quella eterna vita, quelle santa e divina anima della charissima a voi figlia et a me consorte madonna Violanthe . . . etc. » Msc. de la Bibl. de Bâle.

Digitized by Google

vierges et le modèle des matrones ! . . . O vanité des espérances terrestres ! O néant des félicités qui ne reposent pas uniquement sur Jésus-Christ ! » [1]

Telle était la douleur de Curione, également ressentie par les hommes qui avaient connu, admiré Violanthis à Bâle, le recteur Boniface Amerbach, le ministre Sulcer, les professeurs Castalion et Borrhée, ou par ceux qui, comme le savant Crusius de Tubingue, avaient eu le privilége de visiter Violanthis dans cette maison dont elle avait fait l'asile du bonheur domestique, le sanctuaire de toutes les vertus. L'amertume de ces regrets ne devait diminuer que peu à peu dans le cœur de ses parents, destinés encore à d'autres déchirements et à d'autres deuils. Quelques vers retrouvés dans les papiers de Curione, et écrits de sa main comme un dernier hommage à sa fille, appartiennent sans doute à une époque où sa douleur, adoucie par le temps, pouvait s'exprimer dans le langage de la poésie. Aussi

[1] « Summo ingenio, pudicis moribus, flos puellarum, matronarum optima, et nihil reliquit præter desiderium sui. O spes in rebus caducis fallaces! O inania mortalium studia, si non omnia in uno Christo Jesu reposita fixaque sunt. » C. S. C. Gilberto Cognato. Msc. de la Bibl. de Bâle.

Digitized by Google

n'hésitons-nous pas à les reproduire, non comme un exercice frivole, ou une ingénieuse réminiscence, mais comme l'offrande d'un père chrétien, d'un lettré de la Renaissance sur une tombe chérie :

« Ce tombeau qui semble ne contenir que poudre et cendre, tristes débris de la mort, ne recèle dans son sein que violettes, roses, fleurs au doux parfum. Celle qui repose sous l'herbe odorante, épouse adorée de son époux, avait nom Violanthis !

« Rappelée dans les célestes demeures, son âme goûte une joie sans mélange, en attendant le jour qui doit lui rendre un corps glorieux. Cueille donc, ô étranger, sur sa tombe légère, cueille de pâles violettes et des roses au doux parfum ! »

Digitized by Google

III

Au moment où le deuil pénétrait pour la première fois dans le foyer de Curione, il se préparait à remplir un devoir envers la mémoire de la femme célèbre dont il avait applaudi les talents et consolé les malheurs en Italie et en Allemagne. Il recueillait avec soin les lettres et les poésies d'Olympia Morata, qu'il devait offrir comme un hommage à la patrie italienne, comme une consolation à ses Églises dispersées, comme un encouragement enfin à ses propres enfants dans la carrière des lettres. Dans la préface de ce livre, dédié d'abord à Isabella Manricha de Bresegna, et plus tard à la reine Élisabeth, il glorifiait les femmes illustres de l'antiquité ou des temps nouveaux, depuis Sapho, Corinne et les filles de Stésichore, jusqu'à ces doctes matrones Paula, Eustochia, qui entretenaient une correspondance

Digitized by Google

avec Jérôme, et cette Cassandra Fedèle, dont Venise avait honoré par des funérailles magnifiques l'éloquence et le savoir. Si les femmes, disait-il, sont plus faibles et plus délicates que l'homme, leurs facultés intellectuelles et morales ne sont pas d'un ordre inférieur. Également propres aux travaux de l'esprit, capables de cultiver avec succès les sciences et les lettres, elles ont souvent uni aux plus humbles vertus de leur sexe les dons les plus rares, et su mériter à la fois le respect et l'admiration de la postérité. [1]

Tels étaient les exemples proposés par Curione à l'imitation des trois filles, objet de sa sollicitude, dont il nous reste à retracer l'histoire. L'aînée, Angela, ainsi nommée en souvenir de l'une des charitables matrones qui élevaient sa sœur Dorothée à Lucques, était née à Lausanne, au mois de septembre 1545. Plus jeune de treize ans que Violanthis, elle se fit remarquer dès l'âge le plus tendre par une mémoire heureuse, une imagination forte, une intelligence capable d'embrasser les connaissances les plus difficiles. Elle reçut de son père ces premières leçons qui,

[1] « Quid illis plane heroicis mulieribus admirabilius ? Quid sanctius ? Quid ad imitandum perfectius ? »

Digitized by Google

se mêlant aux vives impressions de l'enfance, laissent une trace ineffaçable dans la vie. A peine âgée de sept ans, elle écrivait des lettres enjouées, qui révèlent un esprit à la fois aimable et sérieux. Dans une de ces épîtres enfantines, elle demande ingénieusement une robe nouvelle pour elle et pour ses sœurs. Dans une lettre plus grave, adressée quelques années après à son frère Augustin, étudiant en Italie, elle le remercie des pieuses exhortations qu'elle en a reçues, et ajoute avec fierté : « Sois assuré que je ferai tous mes efforts pour me montrer digne de la famille dans laquelle je suis née, et de la sainte et libérale éducation qu'elle me donne. Telle est aussi l'ambition de mes sœurs. Quant à toi, mon cher frère, je demande à Dieu que tu achèves heureusement les études que tu as si bien commencées, afin que nous puissions retirer nous-mêmes quelques fruits de tes vertus. » [1]

Éprise des connaissances qui peuvent orner l'esprit et rendre les mœurs plus élégantes et plus pures, elle étudia les lettres avec ardeur, et y fit de tels progrès qu'à l'âge de seize ans

[1] Angela Curionia fratri Augustino, 12 sept. 1558. Dans Schelhorn, *Amœnitates litterariæ*, t. XIV, p. 366.

Digitized by Google

elle parlait avec facilité l'italien, le latin, le français et l'allemand. Son admiration pour les poètes de Rome, Virgile, Ovide, Horace, dont les beautés lui étaient familières, s'alliait au plus profond respect pour l'Écriture sainte qu'elle méditait sans cesse. Elle savait par cœur un grand nombre de psaumes, et avait lu sept fois, avec une scrupuleuse attention, le Nouveau Testament. Apprendre, tel était pour elle le but de la vie, et un de ses dictons favoris était ce vers d'un poète toscan :

Altro diletto che imparar non trovo

qu'elle avait traduit en un vers latin :

Unica, discendi mihi semper cura, voluptas.

Ingénieuse dans l'exercice de la charité à laquelle l'avaient formée les exemples de sa mère, elle étudiait jusqu'aux livres de médecine pour y chercher les secrets de l'art de guérir. Le chant était un de ses délassements favoris. Elle parlait bien, contait à ravir, et ne récitait pas sans talent les morceaux confiés à sa mémoire. [1] Malgré

[1] « Havea molti bei detti, e molti leggiadri... giovane di alto ingegno, pia, honesta, valorosa, e ben parlante. » Relation d'Augustin Curione, p. 47.

Digitized by Google

sa préférence pour les lettres, elle ne dédaignait pas les travaux qui sont l'apanage de son sexe, et dont elle s'acquittait avec une merveilleuse habileté. Elle excellait dans la couture et la broderie, et s'aidant tour à tour de l'aiguille et de la navette, elle composait, sans modèle, des tapis ornés de figures et de fleurs, dont la perfection était admirée jusque dans les contrées étrangères.[1] Le portrait d'Angela, conservé à Bâle,[2] nous la représente dans l'attitude de la méditation et du travail. Son costume est sévère; son front large et haut atteste les préoccupations de la pensée; son visage est empreint de mélancolie et de sérénité. Sur une table placée devant elle sont jetés négligemment quelques livres, des instruments de couture, symboles des goûts à la fois modestes et distingués de sa vie.

Plus grande qu'Angela, dont la naissance avait précédé d'un an la sienne, d'une taille svelte et légère, Celia, la quatrième des filles de Curione,

[1] « Aulea miris modis figurata tum acu, tum radiolis et pectine, contexebat, e quibus operibus nonnulla in aliquot Europæ partes pervenerunt. » C. S. C. Augustino filio, sept. 1564.

[2] Dans la belle collection des Archives ecclésiastiques mises en ordre par le digne *Antistes*, M. Burckhardt.

Digitized by Google

unissait à une remarquable beauté, la grâce qui en est la plus touchante expression. Son port, dit un de ses contemporains, était majestueux et charmant; sa démarche révélait une déesse.[1] A l'agrément de son visage orné de blonds cheveux, à l'éclat de son teint, au charme de toute sa personne, correspondait une sorte de beauté intérieure qui se communiquait à toutes ses actions. Ses sentiments étaient nobles; ses mœurs chastes et pures. D'un caractère moins enjoué que celui d'Angela, parfois même enclin à la sévérité, Celia était néanmoins douce et bonne, et quoique inférieure à sa sœur pour l'intelligence, elle l'égalait presque dans tous les travaux de son sexe.

La plus jeune fille de Curione, Félice, appelée plus souvent Felicilla, montrait moins de vivacité d'esprit que de candeur, de finesse que d'ingénuité. Douée moins richement que ses sœurs des dons de l'esprit, quoiqu'elle n'en fût nullement dépourvue, elle contrastait avec ses aînées par la couleur brune de son teint, ses cheveux noirs, ses yeux expressifs qui rappelaient son

[1] « Corporis motus suavis, atque, ut ille ait, vera incessu patuit Dea. »

Digitized by Google

origine italienne.[1] Elle se montrait attentive à l'étude, gaie avec ses compagnes, pleine de déférence avec ses sœurs dont elle imitait volontiers les exemples. Elles vivaient toutes les trois ensemble dans la plus douce harmonie, et ne semblaient faire qu'une même âme. Angela s'associait aux préoccupations de son père, et entrant à toute heure dans sa bibliothèque, un livre ou une broderie à la main, s'asseyait à ses pieds, l'aidait dans la collation des textes des auteurs latins, ou lui servait de lectrice,[2] tandis que Celia et Felicilla s'appliquaient à soulager leur mère dans les soins de l'administration domestique. Curione était fier de ses filles; il les mentionnait avec un orgueil paternel dans ses lettres.[3] Margarita, sa femme, n'entendait pro-

[1] Nous empruntons ces divers détails sur les deux dernières filles de Curione au portrait qu'en a tracé Martin Crusius, de Tubingue, d'après les peintures originales qu'il avait vues à Bâle: «Tales earum icones pictas ego et Guillelmus Canterus, *Ὁ μακαρίτης*, vidimus, 2 decembris, ann. 66, cum D. Cœlio et humanissimo ejus filio Augustino pransi.» *Germano-Græcia.* L. VI, p. 278.

[2] «Parenti sæpe magno ad collatione codicum corrigendos authores latinos erat auxilio; et si quando molestum esset legere, ipsa anagnostæ vicem supplebat.» Schelhorn, t. XIV, p. 364.

[3] «Angela, Celia, Felix, crescunt, discunt teque amant.»

Digitized by Google

noncer leur éloge qu'avec un sentiment contenu mais profond, et, lorsque entourée de ses filles, comme de « trois Grâces, » elle paraissait dans une des solennités académiques, ou se rendait au temple voisin de sa demeure, plus d'un regard la saluait avec admiration; plus d'une mère enviait son bonheur, dont aucune épreuve, depuis la mort de Violanthis, n'était venue altérer le cours.

Ce fut sous ces auspices que s'ouvrit pour la famille de Curione l'année 1564, si tristement mémorable par les fléaux de la peste et de la famine déchaînés dans plusieurs contrées de l'Europe. Depuis cette terrible épidémie de 1348, connue sous le nom de peste de Florence, dont, selon le langage de l'insouciant Froissart, « la tierce partie du monde mourut, » aucun fléau n'avait déployé tant de fureur, ni compté un aussi grand nombre de victimes. Les Pays-Bas, l'Allemagne et la France furent cruellement ravagés; la Suisse vit ses cités décimées. « Les hommes, dit un éloquent historien, tombaient

C. S. Curionis *Epistolæ*, lib. II, p. 342. « Tres meæ Charites, dit-il ailleurs, tibi vicissim et ex animo salutem impertiunt. » Lettre à Basile Amerbach, déc. 1557. Msc. de Bâle.

Digitized by Google

comme les feuilles en automne. On eût dit que la terre n'était plus la mère, mais le tombeau des populations. Les montagnes les plus hautes ne furent pas plus épargnées que les plaines; on succombait sur le Splugen comme à Chiavenna. La maladie poursuivait ses victimes dans les retraites les plus cachées. A Coire, elle emporta dans une année quatorze cents personnes, parmi lesquelles étaient la plupart des hommes instruits de la Rhétie... Dans l'Appenzel on creusa de vastes fosses pour y jeter la foule des cadavres. Le seul bourg de Hérisau perdit trois mille trois cents habitants. Le Tockenbourg fut presque changé en un désert; à Lucerne, on jeta jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf personnes dans une même tombe. La cloche sonnait la mort d'un homme sans qu'on demandât plus pour qui, tant les chagrins les plus violents étaient devenus un mal ordinaire...

« Telle famille florissante fut, sur les bords du Léman, fauchée en vingt-quatre heures. Le nombre des morts fut de quarante mille dans le canton de Berne; trois mille personnes succombèrent en un an dans le canton de Fribourg. A Zurich, la peste franchit toutes les portes. Bibliander en

Digitized by Google

mourut dans la force de l'âge. Conrad Gessner, le grand naturaliste, ayant rêvé qu'un aspic le mordait, jugea que la peste allait l'atteindre, soit que le tact du médecin l'avertit, soit que la superstition, sur laquelle il avait remporté plus de victoires qu'aucun homme de ce siècle, prit plaisir à se venger de lui à sa dernière heure. La main dans celle de Bullinger, Gessner lui ouvrit une dernière fois son cœur; ils échangèrent un adieu... Bullinger lui-même n'avait pas été épargné. Huit jours durant, la foule entoura la demeure du pasteur pour ne la plus quitter. Il survécut, mais pour se voir privé de sa femme, de sa fille, son unique consolation, et pour ne plus faire que descendre toujours en combattant vers le tombeau. »[1]

Parmi les cités de l'Helvétie, Bâle paya largement son tribut au fléau. Déjà visitée plusieurs fois par des maladies contagieuses, elle avait vu ses magistrats les plus distingués, ses ministres les plus éloquents moissonnés par la mort. La peste de 1541, qui se répandit successivement à Zurich, à Berne et à Genève, enleva Carlostadt, Simon Grynée, Meyer; celle de 1564 fit de

[1] Vulliemin, *Histoire de la confédération suisse*, t. XII, p. 86, 91.

Digitized by Google

terribles ravages. Le grand médecin Félix Plater, qui nous a laissé, dans une relation écrite de sa main, l'histoire des épidémies de Bâle, et qui passa vingt-sept années de sa vie en temps de peste, porte à quatre mille le nombre des victimes qui succombèrent dans la cité, et n'en compte pas moins à la campagne. Des villages entiers furent dépeuplés; des rues de la ville devinrent désertes. Une d'elles, sans doute en souvenir de ces temps de deuil, porte aujourd'hui encore le nom de *Rue des Morts.* [1] Le fléau, disent les historiens, choisissait ses victimes parmi les jeunes gens à la fleur de l'âge. Il enleva treize conseillers, huit ministres et cinq professeurs, parmi lesquels le savant Martin Borrhée. Il n'épargna pas Dorothée Valkerin qui avait été mariée onze fois, et Villibrandis Rosenblatt, successivement aimée de trois réformateurs, Écolampade, Capiton, Bucer. Il ne parut se relâcher un moment de son intensité que pour éclater, aux premiers jours de l'été, avec une nouvelle fureur, et semer le deuil dans toutes les familles. Celle de Curione ne pouvait longtemps échap-

[1] *Todtengasse,* au coin de l'ancien hôtel de la Poste.

Digitized by Google

per à ses atteintes. Déjà, douze ans auparavant, dans l'épidémie de 1552, il écrivait à Bullinger avec un sentiment de pieuse gratitude et de résignation à la volonté divine: « Nous avons été jusqu'à ce jour épargnés non moins miraculeusement que les trois martyrs dans la fournaise de Babylone. Nous nous tenons prêts néanmoins à partir au premier appel, sachant que Dieu sera tout pour nous, père, ami, protecteur dans une meilleure patrie. » [1]

[1] « Quod sciamus e cœlo præsentem patrem et maritum et patronum æternum habituros. » Msc. des arch. de Zurich.

Digitized by Google

IV

Les grandes catastrophes publiques ou privées s'annoncent quelquefois par de mystérieux pressentiments. Depuis quelque temps, Angela pensive et triste, semblait devenue étrangère aux préoccupations de l'intérieur dont elle était l'ornement. Éprise de solitude, absorbée dans de longs silences, elle négligeait les études et les travaux qui avaient pour elle le plus d'attrait. Son imagination nourrie de la lecture des anciens, et obsédée de sombres images, se plaisait à évoquer surtout les scènes de royales douleurs dont la poésie grecque et latine nous a légué l'expression. Les filles de Niobé percées des flèches de la colère céleste, Hécube pleurant la mort de ses enfants, revenaient à sa mémoire comme le présage des deuils prochains de sa mère. Elle

Digitized by Google

trouvait un mélancolique plaisir à répéter les plaintes de la veuve de Priam sur le corps de Polyxène, et sa voix, lugubre et pénétrante, ajoutait un accent particulier de douleur aux vers où le poëte décrit, en termes si touchants, le désespoir maternel : « On la voit embrasser le corps de sa fille, et couvrir de baisers ce pâle visage ; puis se frappant la poitrine à coups répétés, et souillant de poussière ses cheveux blancs, elle laisse échapper d'un cœur brisé ces tristes paroles : « Ma fille, tendre objet de mes suprêmes douleurs (car que me reste-t-il à pleurer après toi ?), te voilà donc couchée sans vie à mes pieds, et je contemple tes blessures qui sont aussi celles de la mère ! . . . »

Nata, tuæ (quid enim superest?) dolor ultime matris,
Nata, jaces, videoque tuum, mea vulnera, vulnus ! . . . .[1]

La mort subite d'une de ses amies, Suzanne Rissach, fut pour elle un avertissement. Rien ne put dès lors la distraire de ses sombres pensées,

[1] « Edidicerat sibi Hecubæ ex Ovidio lamentationem, eaque lugubri voce modulanda vehementer oblectabatur, quasi matris suæ meumque de filiarum obitu luctum præsagiret. » C. S. C. Augustino filio, sept. 1564.

Digitized by Google

qui revêtaient la forme d'évocations funèbres dans le passé, ou de tristes recommandations dans l'avenir. Dans les premiers jours de juillet, assise avec sa mère et ses sœurs, elle leur parla de sa fin prochaine. « Quand je ne serai plus, dit-elle, je désire être ensevelie sous les voûtes du temple où nous avons tant de fois prié et entendu la Parole de vie; »[1] vœu touchant réalisé sitôt pour elle et pour une partie de ceux qui lui étaient chers!

Peu de semaines s'étaient écoulées depuis cet entretien, quand les pressentiments d'Angela reçurent une triste confirmation. Dans la nuit du 30 juillet, pendant que toute la famille était livrée au repos, elle ressentit tout à coup de vives douleurs qu'elle supporta courageusement et en silence jusqu'au matin, pour ne pas troubler le sommeil de ses parents. Le jour étant venu (c'était un dimanche), elle essaya de se lever pour accompagner ses sœurs au service divin; mais sa faiblesse trahit ses souffrances, et révéla le péril

[1] « ... Mea mater, quæso te, cum moriar, ne me inter vulgares humari patiaris, sed in templum efferri et condi ubi conciones audire et preces cum reliquis fundere consuevimus. » *Ibidem.*

Digitized by Google

dont elle était menacée. Cette triste nouvelle, annoncée par Celia, retentit comme un coup de foudre au sein de la famille consternée.[1] Curione et sa femme, accourus au chevet de leur fille, l'interrogent, l'examinent, lui prodiguent les soins les plus tendres. Mais ni leurs soins, ni leurs prières, ni les secours de l'art, ne peuvent arrêter les progrès du mal. Le troisième jour, des symptômes funestes, un tremblement nerveux dans les mains, l'altération de la voix, les palpitations plus rapides du cœur, annoncèrent une défaillance suprême, et interdirent tout espoir. Angela, sentant qu'elle n'avait que peu d'heures à vivre, fit ses adieux à sa famille : « Vous le savez, dit-elle, j'ai souvent désiré de ne pas vous survivre ; mon vœu est exaucé ! » Calme devant la mort qui allait la ravir à dix-huit ans, dans tout l'éclat du talent, de la jeunesse, elle ne parut affligée que de la destinée de ses parents appelés à suivre bientôt d'autres funérailles, et dont elle pressentit tous les deuils avec cette sorte de divination que l'approche de la vie future communique parfois aux mourants.

[1] « Celia Angelam ægrotare voce lugubri nobis nunciat, quæ vox nos tanquam fulmine tactos consternavit. » *Ibidem.*

Digitized by Google

Le jour qui devait être le dernier pour elle, se soulevant à demi et recueillant ses dernières forces, elle demanda un morceau de toile blanche qu'elle découpa, de ses mains défaillantes, en trois bandelettes d'égale longueur. Puis ayant réuni ces trois bandelettes par un nœud, elle en forma une rose qu'elle posa sur son sein, comme un emblème dont le sens devait trop tôt se révéler à ceux qu'elle aimait.[1] Peu d'heures après, sentant que le souffle allait lui manquer: «Seigneur Jésus, dit-elle, reçois-moi dans ton sein!» Sa mère l'ayant doucement embrassée, lui dit: «O ma fille, il t'a déjà reçue. Tu seras aujourd'hui avec lui dans le ciel.» Alors levant les yeux et la main comme pour montrer la céleste patrie, objet de ses désirs, elle dit: «Prends-moi, Seigneur!» et elle expira sans agonie.[2] La mort en éteignant les couleurs de la fièvre sur son visage, semblait y avoir imprimé le sceau d'une surnaturelle beauté. Un sourire errait encore sur

[1] « ... Tria illarum capita ingeniosissimo nodo in rosæ modum copulavit, sicque supra pectus suum posuit, quæ res quid portendat... non licet ominari.» *Ibid.*

[2] « Trahe me, dixit, et in cœlum per gratiam Domini nostri J.-C. candidæ columbæ instar evolavit.» *Ibid.*

Digitized by Google

ses lèvres;[1] son bras demeurait à demi tendu dans la mystérieuse direction que venait de suivre son âme.[2] Sans larmes et sans voix, ravis dans une sorte d'extase, ses parents semblaient transportés avec elle au-dessus de la région des douleurs. Mais cet état ne pouvait durer. Curione abaissa le bras de sa fille, et lui ferma les yeux en gémissant d'être condamné à lui survivre, tandis que la pauvre mère se jetant sur ce corps inanimé, couvrant de baisers et de larmes ce visage chéri, laissait échapper ces paroles entrecoupées de sanglots : « O ma fille adorée, ô mon Angela, pourquoi m'es-tu ravie? Pourquoi me laisses-tu seule et sans consolation sur la terre! Ah! puissé-je du moins ne pas te survivre, et te rejoindre bientôt dans le ciel dont tu nous montres le chemin!... »[3]

Ce deuil n'était que le prélude de ceux qui

[1] « Mortuæ nihil de forma decessit præter colorem. Eadem in vultu hilaritas quæ fuerat vivæ. » *Ibid.*

[2] « Brachia defunctæ tibi sic immota stetere
Ad pectus donec duceret illa pater. »

[3] « ... Et poco mancò che la madre insieme con lei non morisse. Nondimeno ritornandole pure la voce, e allargandosi i fonti delle lacrime, se le pose sopra la faccia sua, et bacciandola diceva : O anima mia santa, o figlia mia dolce, quanto

Digitized by Google

allaient fondre coup sur coup sur cette famille infortunée. Celia et Felicilla ne pouvaient vivre longtemps séparées d'une sœur qui était presque pour elles l'objet d'un culte, et dont la mort les plongeait dans une inconsolable affliction.[1] Angela avait succombé le 2 août; le 11 de ce mois, Celia ressentit à son tour les atteintes du fléau, et ses souffrances furent si vives qu'elle demeura sans paroles durant plusieurs jours. Ses regards exprimaient seuls les pieuses élévations de son âme, victorieuse par la foi de la douleur et de la mort. Quand elle recouvra la parole: « Je priais, dit-elle, et Dieu n'a pas cessé d'être avec moi. » Ce même jour, le doyen des ministres de Bâle, Simon Sulcer, étant venu la visiter, elle écouta ses exhortations avec un profond recueillement; puis elle rendit compte de sa foi avec tant de simplicité, elle pria d'une manière si touchante que Sulcer se retira saisi d'admiration et de respect. Ses plus vives sollicitudes se portaient sur ses parents qu'elle léguait à l'affec-

presto, quanto sconsolata hai lasciata la povera madre tua! ... » C. S. C. Augustino filio.

[1] « O mi fili, amissa sorore Angela, reliquæ duæ Cœlia et Felicilla diu incolumes esse non poterant ... »

Digitized by Google

tion de ses frères absents, à la tendresse de Felicilla qui semblait devoir lui survivre. La veille de sa mort, se réveillant comme d'un léger sommeil: « Où êtes-vous, dit-elle, ô mes parents bien-aimés? — Nous voici près de toi, fille chérie, répondit Curione; que souhaites-tu de nous? — Rien, dit-elle, si ce n'est de vous voir, de vous entendre encore!... Priez Dieu qu'il nous préserve du mal. Je ne cesse de le prier pour vous, de vous recommander à son amour! » Ce furent ses dernières paroles. Le 21 août 1564, succombant, malgré sa jeunesse, à la violence du mal, elle tomba dans une profonde léthargie, avant de s'endormir du dernier sommeil.

La plus jeune des filles de Curione n'était déjà plus, quand Celia, ignorant ce nouveau deuil, ferma les yeux à la lumière. Surprise par la maladie au chevet de sa sœur, Felicilla mourut le quatrième jour (17 août), à peine âgée de seize ans, après avoir montré dans sa courte agonie une présence d'esprit, un détachement de la terre, une sérénité admirables. Elle priait constamment, et ses regards levés en haut révélaient la source où elle puisait une force, une abnégation au-dessus de son âge. Sans regret

Digitized by Google

de la vie, elle vit approcher la mort avec une pieuse allégresse. Angela lui était apparue en songe, rayonnante de jeunesse et de beauté; un sourire céleste éclairait son visage. « Viens, ô ma sœur! disait-elle, dans le séjour de la lumière où je t'ai précédée. Là-haut tout est gloire, paix, félicité, tandis que sur la terre on ne connaît que les larmes!... Viens où Jésus-Christ t'appelle! »[1] Une amie de Felicilla étant venue la visiter, et l'exhortant à prendre courage dans l'espoir de sa guérison prochaine : « Non, dit-elle, je ne souhaite pas être guérie. Il ne peut rien m'arriver de plus heureux que de rejoindre Angela!... » Ce vœu de fraternelle piété fut exaucé le même jour: à huit heures du soir, Felicilla expira paisiblement dans les bras de sa mère.

« Ainsi, dit l'auteur de la pieuse relation qui nous a constamment guidé dans ce récit, nous perdîmes à la fois tout ce qui nous était cher, et trois filles parées de tous les dons de la jeunesse, de l'esprit et de la piété, trois filles nobles et pures, déjà parvenues à cet âge où nous com-

[1] « Angelam sororem sibi apparuisse specie decoram atque hilarem, hortatamque esse ut libenter discederet etc. »

Digitized by Google

mencions à recueillir les fruits de leur éducation chrétienne, nous furent tout à coup ravies, emportant avec elles la joie de nos cœurs et la lumière de nos yeux. Alors nous ne comprîmes que trop le langage mystérieux d'Angela! »[1] — Dans une lettre écrite peu de temps après, la douleur de Curione tempérée par la résignation, a su trouver de pathétiques accents: « En nous ravissant des filles si chères, Dieu a voulu, sans doute, nous détacher des objets qui passent pour nous inspirer de célestes désirs. L'émondeur divin coupe l'une après l'autre les racines par lesquelles nous tenons à la terre, et retranche de notre vie les rameaux périssables, pour leur faire porter des fruits plus beaux dans le ciel. Tel est, nous le savons, le sens de l'épreuve, et cependant, hélas! je ne puis m'empêcher de m'écrier dans ma douleur: O mes filles chéries! pourquoi nous avez-vous si tôt quittés? Pourquoi nous avez-vous laissés sur la terre, tristes et seuls, dénués de tout appui dans notre faiblesse? Ah! ce n'est pas votre sort qui est digne de pitié,

[1] « Hoc nimirum est quod Angela telæ plaga in tres fasciolas lacerata innuere voluit. »

Digitized by Google

car les félicités du ciel vous sont maintenant échues en partage; c'est le nôtre, puisque, dépouillés de nos plus douces affections, nous demeurons exposés à tous les maux de la vie. Dans les infirmités de notre vieillesse, vous étiez pour nous le bâton qui soutient, la main qui dirige. Vous étiez nos yeux, nos oreilles, notre bouche, et pour ainsi dire notre âme elle-même. [1] Que nous reste-t-il maintenant, si ce n'est de vous suivre pour nous reposer avec vous des misères de cette vie, qui n'est que l'ombre de la vie véritable! Voilà notre unique désir, voilà la grâce que nous demandons à Celui qui peut seul nous faire goûter les consolations dignes de ce nom! » Retiré à Zurich pendant les premières semaines de son deuil, Curione ne revint à Bâle que pour sentir plus douloureusement le vide laissé sous son toit par la mort de ses filles: « Tout, écrivait-il, nous rappelle ici leur présence.

[1] « Facere tamen non possum quin exclamem (extorque enim a me hanc vocem dolor): O carissimæ, o longe suat vissimæ filiæ, quam repente, quam imbecilles, quam vestra-opera egentes nos deseruistis!... Vos etenim pedes nostri, vos manus, vos lingua, vos aures, oculi, animus denique eratis. » C. S. C. Martino Borrhæo, sept. 1564.

Digitized by Google

Nous ne pouvons rien voir, rien toucher de ce qui fut à elles, sans éprouver de nouveaux déchirements!»

Ce malheur, presque sans exemple au milieu des calamités publiques, excita dans la ville de Bâle une sympathie et une commisération universelles. Les familles les plus douloureusement frappées parurent oublier leur propre deuil pour s'associer à celui de Curione. Les funérailles de ses filles furent célébrées avec solennité. Parées de la couronne des vierges et vêtues de blanc, elles furent ensevelies, selon le vœu d'Angela, dans le cloître de la cathédrale, du côté du Rhin, non loin du temple où elles étaient accoutumées d'entendre la sainte Parole. Une inscription placée sur la pierre sépulcrale y rappela leurs vertus, leurs talents, la pureté de leur vie et la sainteté de leur mort.[1] Aux quatre angles du monument funèbre, Curione fit graver les armes de sa femme et les siennes, ainsi que celles de leur famille respective. Au sommet du monument on remarquait trois couronnes entrelacées, suspendues au bec d'une colombe; au bas, trois lampes allumées. «Les trois couronnes,

[1] Joannis Toniolæ *Basilea Sepulta*, p. 68.

Digitized by Google

dit Crusius, représentent les trois Grâces ou les trois personnes de la Trinité; chaque couronne en particulier est le symbole de la virginité victorieuse; leur entrelacement est le signe de la mutuelle dilection des trois sœurs; la colombe rappelle leur simplicité; les lampes allumées signifient leur joyeux départ pour se rendre au-devant de Jésus-Christ. »

D'autres hommages furent encore rendus à la mémoire des filles de Curione. La poésie, par l'organe de Théodore Zwinger et de Grataroli, célébra leurs vertus. L'auteur de la *Germano-Græcia*, le docte Crusius de Tubingue, composa sur leur mort une élégie en grec, qu'un de ses amis traduisit en latin: « Vierges sacrées, modèles de fraternelle concorde, la mort même n'a pas pu vous séparer l'une de l'autre!... Sur les traces de Violanthis, d'Olympia, vous avez quitté la table paternelle pour aller vous asseoir au banquet céleste. Détachées de la terre, comme la rose et le lis que moissonne l'orage, vous brillez à jamais dans les parvis éternels!... Et vous qui pleurez leur perte, parents si tendres, essuyez vos larmes; ne regrettez pas pour elles les joies de l'hymen ou celles de la maternité. Il est au

Digitized by Google

ciel une union plus sainte, des félicités plus pures réservées aux élus; il est des fêtes nuptiales que ne suit pas le veuvage. Ne regrettez pas pour elles les lentes années de la vieillesse, puisque les maux qui sont le triste apanage des vieillards leur ont été épargnés. Jacob lui-même, le plus illustre des patriarches, ne confesse-t-il pas que les jours de sa vie ont été courts et mauvais? La vieillesse aux cheveux blancs n'est pas plus vénérable que l'innocence de la jeunesse parée des dons du divin amour... »[1] Curione lui-même paya un poétique tribut à la mémoire de ses filles. Mais instruit par leur exemple de la fragilité de la vie, il plaça dans leur bouche l'hymne de l'immortalité dont l'espérance ne confond point: « Ne pleurez pas sur nous, parents bien-aimés, car nous sortirons du tombeau quand retentira, au dernier jour, le son de la trompette qui réveille les morts; et déjà, pareilles à l'humble flamme qui brille au fond du sanctuaire, nous vivons en présence du Dieu éternel! »[2]

[1] Martini Crusii *Germano-Græcia*, p. 279, 280, 282.

[2] « Surgemus vivæ, lacrymas cohibete parentes
Quum tuba supremum fuderit alma sonum.
Vivit ut exigua lucens in lampade flamma,
Sic nos æternum vivimus ante Deum. »

Digitized by Google

Tel est le pathétique épisode dont quelques lettres, conservées à la bibliothèque de Bâle, nous révèlent le secret.[1] Ces lettres, qui ressemblent à un journal de famille, étaient adressées par Curione à son fils Augustin, étudiant à l'université de Pavie. De retour à Bâle avec son frère Léon, peu de mois après les douloureux événements que nous venons de retracer, Augustin réunit ces documents précieux et les publia, en un petit nombre d'exemplaires, comme un monument de piété domestique. Il y ajouta lui-même une préface adressée à son beau-frère Jérôme Zanchi, alors pasteur de l'Eglise réformée de Chiavenna, dans le pays des Grisons. Rappelant au cœur de Zanchi de touchants souvenirs : « Voilà, lui disait-il, ta Violanthis et ses sœurs qui viennent te visiter dans ta retraite après tant d'années. Je ne doute pas que tu ne les accueilles avec le même respect, le même amour que tu leur témoignais durant leur vie, et que celle qui fut ta compagne, ainsi que ses sœurs, ne vivent à jamais

[1] Voici le titre de cet opuscule : *De quatuor C. S. Curionis filiarum vita atque obitu epistolæ aliquot una cum diversorum epitaphiis.* Basileæ, 1565.

Digitized by Google

dans ta mémoire, soit à cause de ton affection pour nous, soit à cause des vertus admirables dont elles étaient ornées. Et c'est là aussi le motif qui m'a porté à publier ces lettres, afin que tant de vertus qui brillèrent du vivant de mes sœurs, comme des étoiles, mais dont l'éclat renfermé dans l'enceinte de la maison paternelle, avant de luire au ciel, n'a pu se répandre au dehors, ne fussent pas entièrement ignorées. » Encore tout meurtri des coups de l'intolérance luthérienne qui l'avait banni de Strasbourg, Zanchi ne se rappela pas sans douceur les jours de paix, de félicités domestiques, dont Augustin évoquait l'image.

Digitized by Google

V

Ce récit serait incomplet si l'on n'y joignait quelques détails sur les derniers jours de Curione. L'année 1564, remplie pour lui de tant de deuils, ne marqua pas le terme des épreuves imposées à sa vieillesse. Il avait trois fils, nés en Italie, et l'objet de ses plus constantes sollicitudes. Pour eux il avait composé son livre de l'*Institution chrétienne*, dialogue familier entre un père et ses enfants, où la doctrine évangélique est exposée avec autant de pureté que de goût.[1] Il y avait joint des rimes spirituelles et des prières par lesquelles ils devaient préluder à l'étude en invoquant le Christ, comme le modèle de la jeunesse, le suprême dispensateur de l'élo-

[1] *Una familiare e paterna institutione della Christiana religione*, di M. Celio Secondo Curione. In-12, Basilea, 1550. La première édition de cet ouvrage avait été publiée en latin et dédiée par l'auteur à ses fils.

Digitized by Google

quence et de la piété. Il s'était plu, enfin, à guider leurs premiers pas dans le monde de l'antiquité, dont il était lui-même un des plus ingénieux interprètes. Ses soins ne furent pas inutiles. Horace, l'aîné de ses fils, né à Casal en 1534, et successivement élevé à Lausanne et à Bâle, termina ses études à Pise, et y obtint le titre de docteur en médecine avec les témoignages les plus flatteurs de ses maîtres. Il fut appelé peu après à la cour de l'empereur Ferdinand, roi des Romains, qui avait fait de vains efforts pour attirer son père à l'université de Vienne. Nommé conseiller de Maximilien, et chargé de plusieurs missions diplomatiques à Constantinople,[1] Horace y déploya les plus rares capacités, et sut mériter l'affection de l'empereur avec l'estime des personnages les plus distingués de l'Allemagne. Une carrière brillante s'ouvrait devant lui, quand, à l'âge de vingt-neuf ans, une mort prématurée le ravit à l'affection de sa famille.

Quatre ans étaient à peine écoulés, quand un sacrifice non moins douloureux fut imposé au

[1] « Gravissimis de rebus pro Christi republica Bysantium missus, etc... » (Epitaphe d'Horace Curione.)

Digitized by Google

père dont le cœur saignait encore de tant de blessures imparfaitement cicatrisées par le temps. Toutes ses prédilections s'étaient concentrées sur le troisième de ses fils, Augustin, qu'une vive sensibilité, une imagination poétique, le caractère le plus aimable joint à une extrême modestie, rendaient l'idole de ses maîtres et les délices de ses parents. Après de remarquables études faites à Bâle, puis à Tubingue, Augustin, consumé d'une ardeur de savoir qui ne pouvait obtenir qu'une satisfaction imparfaite en Suisse, parcourut, à la suite d'un jeune seigneur étranger, les écoles les plus célèbres de l'Europe. Il entendit Duaren à Bourges, Ramus à Paris, avant de se rendre à Pavie, et de s'asseoir sur les bancs de l'université de Bologne. Il ne quitta cette ville que pour visiter la Toscane; Lucques, où il revit sa sœur Dorothée; Sienne, encore remplie du souvenir de Paleario, dont les recommandations l'accompagnèrent à Rome. Il y goûta durant plusieurs mois, avec une sorte d'ivresse, le plaisir si pur d'étudier l'antiquité parmi les monuments et les ruines qui en sont le plus éloquent commentaire.[1]

[1] Voir ses lettres: *Epist. Italorum Reformatorum.* (Msc. de Bâle.)

Digitized by Google

Les deuils de sa famille le rappelèrent à Bâle, après une absence de plusieurs années. Il y obtint, malgré sa jeunesse, la chaire d'archéologie, et justifia ce choix par de doctes travaux sur l'histoire des Ottomans[1] et les inscriptions hiéroglyphiques d'Égypte dont il pressentait les secrets. Il avait également entrepris la traduction du livre de Leandro Alberti de Bologne, sur l'Italie, et divers essais qui révélaient, dit Crusius, une étonnante érudition, et ne pouvaient manquer de lui assurer une place parmi les savants les plus distingués de ce siècle.[2]

Augustin ne vécut pas assez pour réaliser ces promesses, et pour consoler une famille que les mystérieux décrets de la Providence appelaient à sacrifier tour à tour ce qu'elle avait de plus cher, jeunesse, grâce, vertu, et à demeurer également célèbre par ses talents et ses malheurs. Dans l'automne de 1567, atteint d'un mal subit qui dégénéra bientôt en maladie de langueur, il dut interrompre ses leçons à l'Académie, et le 29 mars de l'année

[1] *Sarracenicæ Historiæ libri tres*, in-f°, Francofurti, 1596.

[2] « Præclarus sane juvenis et modestissimus ... magnam jacturam in hoc literæ resque publica fecerunt. » (*Germano-Græcia*, lib. VI, p. 302.)

Digitized by Google

suivante il expira entre les bras de son père. Curione, le cœur brisé, recueillit son dernier soupir en prononçant ces paroles: « O mon fils bien-aimé, pourquoi faut-il que je te ferme les yeux! N'était-ce pas à toi de fermer les miens! »[1] Les déchirements qui avaient accompagné pour lui la mort de ses filles, se renouvelèrent à celle d'Augustin. D'une voix entrecoupée de sanglots il prit congé de ce fils, objet tour à tour de tant d'espérances et d'inconsolables regrets sur la terre: « Avec toi, mon enfant, toute joie est perdue pour nous! Tes funérailles sont celles de notre propre maison... Pleurer, voilà désormais mon sort et celui de ta mère! »[2] La jeunesse de l'Académie s'associa tout entière à ce deuil, qui la privait d'un maître distingué sorti de ses rangs. Théodore Zwinger se rendit l'organe de ses regrets, en rappelant dans une strophe touchante le privilége du jeune homme déjà mûr pour les félicités célestes, et dont le sort est plus digne de l'hymne reconnaissant de la famille que de ses larmes.[3]

[1] « Oculos, inquit, tibi claudo, Fili mi, quos tu parvo post tempore claudere debuisti. » (Schelhorn, t. XIV, p. 349.)

[2] Schelhorn, *Ibid.*

[3] « Qui vivit mente et redivivo corpore vivet,
Filius est hymnis dignior an lacrymis? »

Digitized by Google

A partir de ce jour, nous dit le biographe de Curione, il ne cessa plus de considérer sa fin comme prochaine et de se préparer au départ. De ses égaux en âge, de cette forte génération qui avait produit les grands docteurs du siècle, il ne lui restait plus qu'un ami, Bullinger, dans le cœur duquel il pût épancher sa douleur. Sa correspondance avec le chef de l'Église de Zurich, frappé comme lui des coups les plus sensibles, et survivant à presque tous les siens, nous initie à leurs aspirations vers une meilleure vie. « Je vieillis chaque jour, lui écrit-il, mais dans la décadence du corps qui retourne à la poudre d'où il a été tiré; mon cœur ne vieillit pas. Il est toujours à vous comme au temps où vous nous avez si généreusement tendu la main, et recueillis de ce grand naufrage d'Italie. J'avais alors quarante ans, et je touche aujourd'hui à ma soixante-sixième année, espace bien court si nous songeons à la brièveté de l'homme, mais bien long si nous pensons à la céleste patrie après laquelle soupire la foi, et aux maux sans nombre qui sont notre partage ici-bas. Je n'ose comparer votre vieillesse révérée à la mienne près de s'éteindre dans l'oubli. Toutefois, égaux par

Digitized by Google

l'âge, nous le sommes aussi par le malheur et par la perte de nos bien-aimés, avec cette différence, néanmoins, que le Seigneur m'a conservé une compagne chérie, le soutien de mes derniers jours, tandis qu'il vous a ravi la vôtre. Prions ce Père céleste qu'il épargne dans sa miséricorde les êtres qu'il nous a laissés, afin que, lorsque l'heure du départ sonnera aussi pour nous, nous répondions avec joie à l'appel du prince de la vie. »[1]

Curione n'avait pas attendu les jours de l'adversité pour se disposer au délogement. Son testament, composé à Bâle, alors qu'entouré d'une brillante famille, il voyait l'avenir sourire à ses yeux, contient l'expression de la foi qui le soutint dans l'épreuve et devait le consoler sur son lit de mort. Après avoir recommandé ses enfants à Dieu, comme au père et au tuteur de l'orphelin, il léguait ses biens à leur mère, à celle qui, durant trente-quatre ans, au milieu de tant de tribulations et de misères, avait été sa fidèle compagne. « Et puisque, ajoutait-il, tous nos actes doivent être un hommage à Celui qui est le commencement et la fin de toutes choses, je

[1] C. S. Curio Bullingero, 23 jullii 1569. (Arch. de Zurich.)

Digitized by Google

déclare que je suis chrétien, désirant vivre et mourir dans la foi en Dieu le père, en Jésus-Christ son fils unique et au Saint-Esprit, et plaçant tout mon espoir de salut dans la miséricorde céleste. J'embrasse le Christ comme l'unique médiateur entre le ciel et la terre, comme le Sauveur du monde, le suppliant de ne pas permettre que je puisse déchoir de cette ferme espérance, fondement qu'il a posé lui-même, et contre lequel les puissances de l'enfer ne prévaudront point. »[1]

Pénétré de ces pensées que la vieillesse et le malheur avaient plus profondément gravées dans son âme, Curione ne se montrait pas moins exact dans l'accomplissement de ses devoirs à l'Académie. Tout en continuant ses leçons devant un auditoire choisi qu'attirait son savoir et que retenait le charme de sa parole, il revoyait ses écrits, corrigeait une dernière édition des Œuvres

[1] « Primieramente io confesso e protesto che sono cristiano, e che nella fede di Dio padre e del suo unigenito figliuolo voglio vivere e rendere lo spirito a Dio, nella cui misericordia ripongo tutte le mie speranze della presente e futura vita..., etc... » Ce précieux document est conservé à Bâle, *Epist. Curionis,* vol. G, 1, 66.

Digitized by Google

d'Olympia Morata, et dictait ses instructions à son fils Léon, le seul de ses enfants qui lui eût été conservé. Léon avait reçu en partage les dons de l'esprit, qui semblaient le patrimoine de sa famille. Son caractère, à la fois énergique et aventureux, l'avait poussé dans la carrière des armes. Après de longs voyages entremêlés de séjours en Lithuanie, en Pologne, rappelé près de ses parents, il venait d'épouser une jeune fille portant un des plus beaux noms de l'émigration de Locarno à Zurich. Un fils né de ce mariage, et nommé Augustin en souvenir de son oncle, éclaira comme d'un dernier rayon l'existence attristée de Curione.[1] Pendant l'année 1569 qui devait en marquer le terme, il fit faire son portrait et celui de sa femme, afin, disait-il, de léguer à ses descendants l'image de leurs précurseurs dans la vie chrétienne.[2] Les traits de Margarita ne nous ont pas été conservés. Le portrait de Curione, placé dans une des salles du Musée de Bâle, et reproduit dans une gravure du temps, le représente, aux jours de sa force et de sa

[1] *Germano-Græcia,* p. 302.

[2] Schelhorn, *loco citato.*

Digitized by Google

maturité, avec des yeux noirs et singulièrement expressifs, un visage pâle, une barbe épaisse retombant sur sa poitrine, un air de dignité qui s'alliait à une stature imposante, et le faisait paraître à la fois le confesseur et l'athlète de l'Évangile en Italie.[1]

Il sentait cependant ses forces décliner, et tarir rapidement en lui les sources de la vie. Le 19 novembre il monta dans sa chaire de l'Académie pour la dernière fois. Ayant rencontré un de ses collègues, le docteur Stupanus, il s'entretint quelques instants avec lui, en faisant de mélancoliques réflexions sur les misères de la vie humaine dont il espérait être affranchi bientôt. Par un témoignage de respect, ses collègues voulurent le charger de revoir, en qualité de doyen, les règlements de l'Université. Il déclina cet honneur pour ne mêler aucune préoccupation terrestre à celles de sa fin prochaine. Ses pressentiments ne furent pas trompés: le mal qui devait le conduire au tombeau respecta jusqu'au bout les forces de son esprit en achevant de consumer

[1] Telle était l'impression de Crusius, qui le visita souvent à Bâle, et qui, comparant Augustin à son père, nous dit: «*Non erat procerus sicut pater qui heroico corpore conspicuus,* etc.»

Digitized by Google

celles de son corps. Il ne cessa pas de se montrer calme, serein. Les ministres de l'Eglise de Bâle lui ayant offert, selon son désir, le sacrement de la Cène sur son lit de souffrance, il prit congé d'eux et des siens dans ce banquet de la foi, en leur donnant rendez-vous dans une meilleure patrie. Il expira peu après, le 24 décembre 1569, dans les bras de Margarita, qui, sous le voile du veuvage succédant à ses deuils maternels, devait survivre dix-sept ans à tout ce qu'elle avait aimé! Le troisième jour, suivi d'un nombreux cortége d'écoliers, de savants, de citoyens de tout rang, il fut enseveli dans le cloître de la cathédrale, où l'on voit encore son tombeau orné de l'inscription qu'il avait lui-même composée, à côté de la tombe d'Augustin et de ses sœurs, non loin du monument élevé trente-deux ans après à Léon Curione par sa veuve Flaminia de Muralt.[1]

[1] On regrette de ne plus retrouver à l'angle du cloître consacré par de si pieux souvenirs la pierre funèbre des trois sœurs transportée, dit-on, dans l'église de Saint-Pierre, loin des sépultures domestiques dont elle ne devait pas être séparée. Depuis que ces lignes ont été écrites, le cloître a subi des restaurations qui n'ont pas peu altéré sa physionomie primitive du côté du Rhin.

Digitized by Google

La ville de Bâle s'émut de la perte d'un homme qu'elle avait adopté comme un de ses enfants, et qui, honorant une double patrie, avait jeté tant d'éclat sur l'émigration italienne. Sulcer le loua dignement. Un des professeurs de l'Académie retraça dans un discours sa vie et sa mort,[1] tandis que le poète Paul Cherler, dans une élégante épitaphe, célébrait ses vertus. Curione méritait à la fois ces hommages et ces regrets. S'il ne posséda pas, comme Ochino, le don de l'éloquence populaire dont les accents, rappelant ceux de Savonarole, ravirent tour à tour Florence, Venise, Naples, et ne s'éteignirent que dans l'exil, il fut préservé, du moins, des tristes erreurs qui obscurcirent la gloire du grand prédicateur toscan. S'il ne put disputer à Pierre Martyr, à Zanchi, la palme de la science théologique, il porta dans l'étude des lettres l'esprit du christianisme le plus pur, et fut par excellence un lettré chrétien. Ses écrits, d'une rare élégance, offrent un charme particulier qui survit au temps, et ne s'attache pas toujours aux œuvres du talent et du génie.

[1] *De C. S. Curionis vitâ atque obitu a Nicolao Stupano,* dans Schelhorn, t. XIV; discours plusieurs fois cité dans ce récit.

Digitized by Google

Mêlé aux controverses de son époque sans en épouser les haines, en butte aux outrages de la fortune sans rien perdre de la dignité de l'âme si difficile à conserver parmi tant d'épreuves, Curione nous intéresse par les vicissitudes de sa destinée; il nous attendrit par ses malheurs, un des plus touchants épisodes de ce siècle si fécond en contrastes, où les sentiments les plus délicats, les affections les plus tendres se déploient au milieu de la rudesse des mœurs et de l'énergie des caractères, où tant de suaves figures se détachent sur un ciel chargé de révolutions et de catastrophes. Nous avons pu faire revivre quelques-unes de ces figures dans un récit familier qui porte avec lui son enseignement. Raconter des épreuves imméritées et noblement soutenues, glorifier des vertus ignorées, révéler de saintes vies, n'est-ce pas là un des priviléges de l'histoire? A côté des événements généraux dans lesquels se résume en quelque sorte la destinée des individus et des nations, et que retrace l'historien dans l'enchaînement d'un récit majestueux et sévère, il y a les événements intimes de l'âme humaine, ces luttes, ces joies et ces douleurs qui se déploient dans la famille, et dont la peinture fidèle

Digitized by Google

serait peut-être la plus exacte révélation du passé. Interrogeons ces sources cachées, évoquons ces témoignages domestiques, et dans les intermèdes du drame imposant de l'histoire, écoutons aussi les voix qui semblent dire avec l'autorité du chœur antique:

« *Que toutes les choses qui sont véritables, toutes celles qui sont honnêtes, justes, pures, aimables, de bonne réputation, où il y a quelque vertu, et qui sont dignes de louanges, occupent vos pensées!* »

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARGED THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

APR 13 1979 ILL

6253526

CANCELLED

Digitized by Google

Digitized by Google